

Mes amis,

Nous voici réunis comme vous pouvez le constater...entre nous comme je l'ai voulu, dans cette large intimité, complicité, qui fut nôtre tout au long de ce splendide périple expérimental vincennois puis institutionnel dyonisien ....périple au cours duquel grâce à vous, plusieurs décennies de ma vie ont connu le bonheur car quelque fut votre fonction, depuis la plus humble jusqu'à la plus élevée dans la hiérarchie universitaire, vous m'avez permis de réaliser une grande part de mes audaces et de mes espérances.

Depuis quelques années déjà beaucoup de notre génération ont pris d'autres larges que ceux limités par les horizons universitaires et à chaque embarquement pour ces larges nous nous sommes sans cesse répétés nos parcours respectifs et je tenterai de vous épargner le mien.

Cependant comme bien d'entre nous je suis arrivé en janvier 69 alors très jeune homme enragé et je pars 45 ans après, moins jeune homme je ne vous le cacherais pas malgré toute ma coquetterie mais je pars plus en colère encore... gagné par une autre colère, une colère froide qui a appris de l'histoire les maléfices de certaines amnésies, pertes de mémoire, ou plus cruellement volonté d'effacement opérée par les repentis de 68 lorsqu'ils sont en collusion avec les nouvelles appétences d'un libéralisme forcené.

Si j'étais un nostalgique je serai ce jour accablé par le tableau de type nature morte que présente du visage de l'université française, notre époque...mais non je ne suis pas nostalgique, passéiste mais bien tout en fureur contre un futur promis et aussitôt promis, trahi. Je ne ferai aucun dessin, vous comprendrez entre mes mots.

Malgré toutes les réalismes pragmatiques qu'on tend à nous opposer, je signe et persiste que nous n'avons pas rêvé et que nous ne rêvons pas sinon à hauteur des événements que nous sommes toujours capables de susciter.

Cette force qui nous demeure même si on tente de la faire taire, nous la puisons dans notre pensée de toujours, d'hier comme de demain, je veux dire cette pensée utopiste-critique qui ne relève pas de l'inaccessible mais de ce à quoi nous n'avons pas encore accédé et qui nourrit notre espoir, notre vigilance, notre détermination à en découdre avec l'inique, avec l'exclusion d'excellence ou non.

Ce que nous avons crié voici quarante six ans avait l'âge de l'antique mémoire que les hommes gardent de leur lutte pour d'autres possibles, pour d'autrement possibles que les dominants désenchantent à longueur de discours mensongers et désespérants. Ce qu'il y avait de subversif dans nos combats, l'est plus encore ce jour quand on contemple la marée descendante de nos acquis. Il faut selon moi revisiter ce passé qui est mémorable, digne et intéressant parce qu'il relève

aujourd'hui encore d'une puissante imagination créatrice et qu'il peut nourrir notre quotidien devenir.

Ma colère n'est pas démunie d'enthousiasme bien au contraire, elle est debout sur la joie de se remettre à l'œuvre de tout ce que nous n'avons pas réalisé de notre utopie, elle a le courage de la douloureuse lucidité devant ce que nous avons perdu provisoirement et dont il faut apprendre aux jeunes ou réapprendre à nous-mêmes que rien n'est définitif ni achevé.

C'est dans ce sens que depuis au moins cinq ans je nourris le désir que nous nous réunissions non comme des « sages missionnés » mais comme des « incorrigibles », des entêtés de l'alerte...contre les nouveaux prophètes de la révolution technologique qui prêchent l'homogénéisation, l'uniformisation, l'harmonisation mondiale pour la sécurité de l'humanité jusque dans les universités.

C'est donc en colère mais joyeusement en colère que je dis au revoir à Paris8 car malgré les menaces de sa disparition, dilution sous des pseudonymes parodiques des lumières, je crois profondément que dans quelques temps elle renaîtra sous les traits de la beauté d'une jeunesse internationale, à nouveau en colère contre la médiocrité et surtout la rareté d'une pensée audacieuse, d'une imagination débordante

En effet les récentes réformes initiées sous une droite méprisante se poursuivent ce jour sous une « gauche » qui n'en a plus que l'appellation « incontrôlée », laquelle met à mal l'esprit du service public et sabote la mission civile de la réflexion.

L'introduction de l'entrepreneuriat dans les instances des nouvelles gouvernances universitaires générées par ces réformes, mais aussi le conditionnement de la pédagogie et de la recherche, leur soumission aux impératifs économiques de rentabilité et l'évaluation sélective des coûts de formation, vont entraîner la transformation de l'université pour tous en l'université pour quelques unes, quelques uns.

Le concept d' « excellence » placé sous les auspices de petits et gris technocrates de l'éducation a conforté cette dérive économiste et l'université des « excellents » a pour critère principal d'évaluation le quantitatif d'une production intellectuelle rabaisée sous le non moins dérisoire concept de « publiants » à qui les échéances imposées empêchent une réflexion authentique et approfondie. Mais plus grave encore est la soumission des formations à une professionnalisation dont les philosophes qui firent la gloire de Paris 8 ou de la Sorbonne dénonçaient dès 1972 le risque d'un détournement et d'une capture de la pensée par l'hégémonie de l'économie d'un système néo-libéral mondial.

Plus terrible encore est la domestication de la recherche qui voit le sommet de son excellence fixé par des appels d'offres thématiques présentés par les grands

consortiums à peine dissimulés derrière des taux de scientificité que dictent les organismes d'excellence sous perfusion de primes privées

Que reste-t-il d'une liberté d'expression astreinte à une pensée domestique ?  
Que reste-t-il de l'imaginaire conditionné à une excellence dans la compétitivité ?

Alors pour un pays comme la France dont la production culturelle atteint 3,5% du PIB, d'aucuns voudraient arguer que la culture, l'art sont des moyens de résistance.

Sous couvert d'engouement de notre société pour l'art, la culture, ne voit-on pas ceux-ci de l'aveu même des artistes, être « marchandisés » et s'uniformiser dans le spectaculaire, le performatif à renfort de nouvelles technologies de pointe de diamant...

Mais rassurez-vous, j'en finirai là mes amis de ce tableau que je ne voulais pas sinistre, pour me tourner vers ce qui vous le savez me fut aussi cher que le plus cher en moi.

Je veux parler du poème dont je ne me suis jamais départi dans ma fonction au cours de ces trente six ans. Je n'ai jamais séparé la poésie de la philosophie et la philosophie de la vie laquelle est un poème jamais achevé et toujours à entreprendre, j'en ai même fait ma conduite pédagogique et ai tenté d'habiter poétiquement mon enseignement. Je ne sais si j'y suis parvenu, j'ai refusé en tout cas d'y exceller. J'ai préféré l'humble exigence quotidienne d'aimer accompagner l'accouchement du poème de l'autre comme de moi-même. L'histoire dira ce qu'il faut en retenir au regard du grand peuple-poème du rêve humain.

Mais avant toute reconnaissance de l'histoire sous quelque-une de ses narrations, je suis en mon être convaincu que le poème a eu et aura raison de tout assujettissement de la pensée à l'ordre de la raison pragmatique, et que la langue du poème en perpétuelle révolution est le plus grand antidote contre le poison de la langue inquisitoriale de la communication.

Cette langue du poème, chacune, chacun la porte en lui sourdement dans la version originale de son droit d'être.

Parler cette langue n'est pas difficile, elle est notre langue mère mais la protéger contre la guerre des armuriers de mots, formés à l'école de la sélection haineuse, est tâche douloureuse surtout quand cette guerre occupe tous les territoires de l'expression sociale, culturelle et que l'université n'en est plus exempte.

Le poème travaille amoureuxment, il cultive l'humilité profonde, il cisèle des anti-images contre la brousse d'images qui nous assaille au jour le jour. Il s'écrit en mots de moins, en images de moins en promesse de rien, il est dans l'ouvert du fond des choses, dans le pari de l'être qui nous fait signe de lumière quand il n'y a plus de signe ou qu'ils sont cachés par l'obscur des projecteurs qui font d'un jour sans poème un jour abandonné des dieux.

Mes amis, ma colère ne se perd pas dans quelque projection d'un rêve poétique, elle s'aggrave en sa gaieté même pour nous dire ce jour au revoir...se re-voir par un jour de grandes voyances comme ce fut hier ensemble dans l'étonnement d'un jour autre, imprévisible dans son attendu même...

Mes amis permettez-moi d'inachever mon propos par ce court poème qui ouvre la dernière page de l'ouvrage que je vais vous donner maintenant et dont je dis qu'il est mon dernier acte universitaire puisque je vais rejoindre le peuple-poème...ce court poème que je vais maintenant vous lire, je l'ai retrouvé dans mes papiers jaunis, c'est un poème recopié depuis les murs où il avait été conçu en avril 69 au Second étage du bt.C de Vincennes donnant sur le bassin.

*«Que nos mots désignent l'étendue, qu'ils soufflent la forge d'appel illuminant la nuit des traces, qu'ils déploient l'initiale d'urgence de notre histoire, qu'ils invoquent notre conscience incise dans la clarté de l'entre-les-choses...Tout ce que promet l'arbre de fraîcheur entre sa taille et l'ombre...*

*Tout ce que l'inouï rapporte aux yeux blessés*

*Tout ce que la transparence consume de clarté*

*Tout ce que l'écoute interroge de légitime*

*Tout ce que l'herbe vagabonde de folie sur ses hauteurs*

*Tout ce que l'intuition pénètre d'incompris...*

*AURA TES YEUX »*

*Philippe Tancelin*

*27 mars 2014*